

## Louis Roumieux (1829-1894), Félibre de la Tour Magne

Né à Nîmes, mort à Marseille, Roumieux fait partie d'une sorte de petite « pléiade » nîmoise. Après Jules Canonge (1812-1870), collaborateur de *l'Armana provençau*, et Jean Reboul (1796-1864), auteur de langue française principalement, mais aussi d'*Un liame de rasin* (1865), qui se rendit célèbre pour avoir invité son protecteur Lamartine à passer le soir non le matin au fournil où il était boulanger, mais le soir à la maison où il pourrait saluer le poète, Roumieux a son destin d'écrivain lié à un troisième personnage, Antoine Bigot (1825-1897), chantre du petit peuple des « *rachalans* »<sup>1</sup>, modestes travailleurs de la terre, le plus connu sans doute, car fabuliste de talent (il « accommode » à la sauce populaire nîmoise La Fontaine et le gardois Florian (1755-1794)). Roumieux et Bigot écrivent ensemble *Li Bourgadiero*, à la gloire des femmes des faubourgs, et *Li Griseto*. *Li Bourgadiero*, publiées ensuite en 1862 sous le seul nom de Bigot, qui ajoutera sans cesse de nouvelles pièces, connaîtront de nombreuses éditions jusqu'en 1900. Les deux hommes se sépareront, sans se fâcher, sur des questions de graphie...

Roumieux, fils de *tafataire*, se marie avec la fille d'un commerçant en bois cossu, quitte Nîmes pour Beaucaire, entre dans le Félibrige naissant (1854) et devient proche de Mistral, parrain de sa fille... Mireille, et de T. Aubanel, son aîné de... deux jours.

Auteur de comédies (*Quau vòu prendre dos lèbre a la fes n'en pren ges*, 1862 ; *La Bisco*, 1890), d'un poème héroïco-comique (*La Jarjaiado*, sur les aventures de Jarjaille du Paradis en Enfer, 1879), des contes *L'Anglés de Nîmes*, *Carabin*, etc. Parmi ses poésies, notons deux recueils d'importance : *La Rampelado* (1868) et *Li Couquilho d'un Romiéu* (1890), préfacées par Mistral lui-même. Il s'attache aussi à publier les œuvres de la poétesse Antoinette Rivière (1840-1865), une amie tôt disparue : *Li Belugo d'Antounieto de Bèu-Caire* (1865).

Roumieux s'est imposé comme *Festejaire* du Félibrige, salué par Mistral comme le « spirituel et gracieux chansonnier de Nîmes », reconnaissant qu'il comblait un grand vide dans le mouvement. Mais le « gai Louiset », son surnom, n'était pas apprécié de tous : on dit même que des maris jaloux de Beaucaire avaient juré la perte du Don Juan ! La faillite financière lui fera quitter la ville en 1877 : il devint correcteur au journal *L'Eclair* de Montpellier et mourut, miséreux, chez sa petite fille Delphinette à Marseille.

Entre temps, il avait fait partie du voyage des Félibres en Catalogne (1868) – d'où sortira *La Coupo Santo*, participé aux Fêtes latines de Montpellier (1878), vécu quelque peu auprès de ses enfants en Argentine et en Algérie...

---

<sup>1</sup> Cf. J.-Ch. Lheureux, *Au bon vieux temps des masets*, Nîmes, éd. Lacour, 1987.

Il y a quelques décennies encore, tout le peuple nîmois connaissait le refrain de sa plus célèbre chanson :

Lou maset de Mèste Ròumieu  
Es un maset coume n'i'a gaire ;  
Bèn segur, dins tout lou terraire,  
Se n'en vèi ges coume lou sieu !

**Hervé Terral**